



GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 73.

DIMANCHE, 13 Mars 1808.

EXTÉRIEUR.

TURQUIE.

Constantinople, le 29 janvier.

NOTRE commerce avec la Perse et les Indes qui souffraient depuis long-tems des troubles qui ont agité nos provinces orientales, commence à reprendre son cours; depuis la nomination de Soliman-Pacha au pachalik de Bagdad, les communications sont ouvertes, et déjà nous avons avis de l'arrivée prochaine de plusieurs caravanes. (Publiciste.)

GRAND-DUCHÉ DE VARSOVIE.

Varsovie, le 24 février.

M. Serra, chargé d'affaires de S. M. l'EMPEREUR DES FRANÇAIS dans le grand-duché de Varsovie, et en même tems résident à Dantzick, vient d'arriver ici.

— Comme l'usure a fait ici des progrès révoltans, on a fixé à cinq le nombre des banquiers qui ont le privilège d'échanger de l'argent. Chacun d'eux doit avoir en caisse un fonds de 35,000 florins. (Journal de l'Empire.)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 27 février.

Le bruit répandu dans des gazettes étrangères, qu'il avait été établi à Vienne, sous la présidence de M. le comte de Zichi, une commission pour empêcher la hausse extraordinaire du prix des denrées coloniales, n'avait aucune espèce de fondement. La libre concurrence dans le commerce peut seule amener les plus raisonnables.

— Notre gouvernement s'occupe des moyens les plus propres à rétablir la valeur des billets de banque et papiers de l'Etat. On espère que, par la sagesse des mesures que prendra l'administration, les billets de banque pourront bientôt être au pair avec l'argent. (Journal de l'Empire.)

PRUSSE.

Kœnigsberg, le 17 février.

Les malheurs et les pertes que la Prusse a essuyés dans la dernière guerre, déterminèrent les Etats de la Prusse-Orientale à chercher les moyens d'y remédier dans une assemblée générale de la province. S. M. le roi de Prusse n'a pas seulement permis la convocation d'une diète centrale, mais il a même consenti qu'elle s'occupât des intérêts de toute la contrée, et qu'en même tems les propriétaires de biens non nobles pussent y assister et prendre part aux délibérations. Cette diète fut donc assemblée, le 2 février, sous la présidence de M. d'Auerswald, commissaire de S. M. Il s'y trouvait, outre les employés supérieurs, vingt-trois députés nobles et treize députés de la bourgeoisie.

Les délibérations se sont faites dans le plus grand ordre. Tous les membres ont montré la plus grande union, et S. M. leur a témoigné sa satisfaction particulière; elle a déjà sanctionné plusieurs de leurs plus importantes décisions. (Gazette de France.)

BAVIÈRE.

Munich, le 2 mars.

Une ordonnance de S. M., en date du 17 février, déclare que les Juifs, par-tout où ils jouissent des droits de citoyens, doivent en remplir tous les devoirs, et par conséquent celui du service militaire. (Publiciste.)

SUISSE.

Berne, le 4 mars.

— La ville de Bulle, située dans le canton de Fribourg, ayant été brûlée en 1804, fut alors si généreusement secourue par tous les cantons, que

toutes ses maisons sont aujourd'hui rebâties. L'église principale seule reste encore à réédifier. Le gouvernement de Fribourg a consenti que l'on formât pour cet objet une loterie de 8000 billets à 32 fr. pièce. La somme totale de 256,000 fr. qu'ils produiront sera répartie sur 4000 lots gagnans, et l'on prélèvera un droit de dix pour cent, qui servira à la reconstruction de l'église. Le canton de Fribourg a demandé aux autres cantons de participer à l'achat des billets.

— On annonce, comme devant paraître incessamment à Zurich, un ouvrage très-important de M. le docteur Ebel, sur l'agriculture dans les Alpes. Il sera accompagné de cartes géognostiques.

— M. J. Rodolphe Meyer le fils a publié des éclaircissemens sur le plan et la continuation du grand ouvrage encyclopédique qu'il publie à Arau. Il y répond aux objections qu'on lui a faites, et auxquelles avait donné lieu l'impression précipitée du premier volume, pour laquelle on n'avait pas attendu tous les matériaux nécessaires. Depuis cette époque, on n'a épargné ni frais ni soins pour se les procurer; afin d'en profiter plus à loisir, on retardera la publication des autres volumes, et l'on donnera des supplémens pour les premiers. Le plan de l'ouvrage renferme toutes les expériences relatives à la chimie, à la physique, à la minéralogie, à la technologie, et s'étendra jusqu'à l'année 1807. (Publiciste.)

INTÉRIEUR.

Paris, le 12 mars.

Mercredi dernier, 9 de ce mois, S. A. Em. le cardinal Fesch, a donné la bénédiction nuptiale à LL. AA. SS. le prince de Neuschâtel et la princesse Elizabeth de Bavière.

DECRETS IMPÉRIAUX.

Un décret rendu par S. M. au palais des Tuileries, le 6 mars 1808, contient les dispositions suivantes :

1. La régie de l'enregistrement et du domaine est autorisée à céder l'hôtel de Toulouse et ses dépendances, à la Banque de France.

2. Cette cession sera faite moyennant le versement par la Banque de France à la Caisse d'amortissement, d'une somme de deux millions, dont le paiement aura lieu, savoir : un million avant le 1^{er} avril prochain; un million avant le 1^{er} janvier 1809.

3. L'hôtel Soubise et le palais Cardinal seront achetés par notre ministre des finances, et réunis au domaine, moyennant le paiement d'une somme de 690,000 fr.

Cette somme sera payée par la Caisse d'amortissement, sur le premier million qui aura été versé par la Banque.

4. La somme de 310,000 fr. restant sur le premier million versé par la Banque, sera mise à la disposition de notre ministre de l'intérieur pour être employée aux réparations à faire à l'hôtel Soubise et au palais Cardinal; au transport et à l'établissement de l'imprimerie impériale dans l'un de ces palais.

5. Toutes les archives existantes à Paris, sous quelque dénomination que ce puisse être, seront placées dans celui de ces palais qui ne sera pas occupé par l'imprimerie impériale.

Il nous sera fait préalablement un rapport sur cet objet, par notre ministre de l'intérieur.

6. Le second million qui sera versé par la Banque à la Caisse d'amortissement, sera employé à la construction d'un palais pour la Bourse et le Tribunal de commerce, sur le terrain des Filles-Saint-Thomas.

7. Le surplus de la dépense nécessaire pour la construction de ce palais, sera supporté par le commerce de Paris.

Un décret rendu par S. M. au Palais des Tuileries, le 11 mars 1808, contient les dispositions suivantes :

1^o Il sera construit un quai depuis le pont de la Concorde jusqu'à celui de l'Ecole militaire. Les

travaux commenceront cette campagne, et seront dirigés de manière à ce que ce quai soit achevé en six ans.

2^o. Le quai Napoléon sera continué, et les parties de batimens de l'Hôtel-Dieu qui sont sur la rivière, seront abattues.

LOTÉRIE IMPÉRIALE.

Tirage de Lyon, du 9 mars.

18. 50. 78. 74. 66.

MÉLANGES.—VOYAGES.

Mœurs, amusemens et spectacles des Javanais. — Extrait d'un Voyage inédit dans l'intérieur de l'île de Java, fait par M. L. A. Deschamps (1).

On ne peut se flatter de bien connaître une nation qu'autant qu'on parle sa langue, et que, par un long séjour dans son pays, on a eu l'occasion de l'observer dans toutes les situations de la vie. Faute d'avoir reconnu cet axiome, la plupart des voyageurs confondant, sous le nom de Malais, tous les habitans des îles de la Sonde et des Moluques, nous ont fait de ces peuples le tableau le plus affreux, sans réfléchir qu'ils concluaient du particulier au général, en jugeant une nation entière d'après une horde de brigands qui infestent les mers de l'Inde. Non-seulement tous les Malais ne sont point cruels et pirates, mais il y a peut-être plus de différence entre les peuples qui habitent ces îles, qu'on n'en remarque entre les différentes nations de l'Europe. On doit entendre par Malais les peuples qui habitent la presqu'île de Malacca, et qui, par leur navigation étendue et par leurs colonies, ont propagé leurs langue dans les îles situées au sud-est de l'Asie jusqu'à la Nouvelle-Guinée, et même jusqu'au milieu de la mer du sud. Ces peuples sont spirituels, actifs, entreprenans, faciles à irriter, et cruels dans leur vengeance : au contraire, les habitans originaires des îles sont d'un caractère beaucoup plus doux, indolens jusqu'à l'excès, faibles et patients souvent jusqu'à la lâcheté.

Les Javanais qui habitent une des îles les plus méridionales de l'Archipel asiatique, et la plus fréquentée par les Européens, devraient être le mieux connus, si les voyageurs ne les avaient souvent confondus avec les autres peuples étrangers qui habitent les environs de Batavia. On n'a pas assez fait attention qu'une ville qui, par son commerce et sa puissance, était devenue le centre de toutes les îles d'Asie, devait nécessairement être habitée par une infinité d'étrangers qui, se mêlant aux gens du pays, en ont altéré le type primitif. Je n'aurais pas la prétention de faire mieux connaître les mœurs et le caractère des habitans de Java, si un long séjour dans l'intérieur de leur pays ne m'avait mis à même de les juger. Si quelquefois, dans les pages suivantes, je répète des choses déjà connues, c'est pour ne pas laisser de lacune ni de vide dans le tableau.

Les Javanais, en général, sont d'une taille médiocre; ils ont le teint basané, les cheveux longs; leurs traits paraissent assez réguliers, si le nez n'était pas un peu épaté : ils sont bons, fideles à leurs engagemens, crédules comme tous les peuples ignorans, amateurs du merveilleux, indolens par caractère, patients dans l'adversité, extrêmement respectueux envers leurs parens, attachés à leurs enfans : ils préfèrent une vie pauvre et tranquille à des richesses qu'ils ne sauraient garder; aussi l'industrie est nulle parmi eux. A l'exception de quelques ouvriers qui travaillent grossièrement les métaux, tous les Javanais se contentent de cultiver leur champ; le reste du tems se passe à fumer l'opium et à mâcher le siri. Les femmes filent du coton et fabriquent la toile qui sert à habiller la famille; mais dans ces climats brûlans, on ne s'habille que par décence. Les hommes se contentent de s'attacher autour des reins une toile qui tombe jusqu'au genou. Les femmes portent en outre une petite camisole de toile bleue qui leur couvre

(1) Extrait des Annales des Voyages, 11^e cahier. A Paris, chez Buisson, rue Git-le-Cœur n° 10.

les épaules et la poitrine. Les enfans restent nus jusqu'à l'âge de sept ans.

Leur manière de vivre est aussi frugale que leur habillement est simple : le riz et les ignames forment la base de leur nourriture ; ils mangent leurs légumes cuits à l'eau et assaisonnés par le piment, qu'ils préfèrent à toutes les autres épiceries ; ils y ajoutent quelquefois de la viande de bœuf fumée et du poisson séché. Les grands mettent plus de recherches dans leur cuisine : ils ont des ragoûts qu'ils appellent *caris*, dont le curcuma et le piment font le principal assaisonnement. Ils aiment différentes espèces de friandises accommodées au sucre, qu'ils appellent *quéqué*. Tous ces mets en général ne flattent pas un palais européen ; mais on en trouve qui s'en accommodent : j'ai vu des Hollandais qui préféraient la cuisine javanaise à celle de leur pays, et qui s'en trouvaient bien (2).

Les habitations de ce peuple sont aussi simples que sa manière de vivre : ils construisent leurs maisons de bambou, espèce de roseau dont la tige est creuse et ligneuse ; ils les couvrent avec les feuilles de palmiers ou avec du chaume : ces maisons sont ordinairement partagées en deux parties ; la première, où se fait le ménage, et la seconde, où se retire la famille pour se coucher. Cette manière de bâtir, et la négligence avec laquelle ils traitent le feu, les exposent souvent à voir leurs habitations la proie des flammes ; mais, dès qu'un Javanais a sauvé le coffre de bois qui renferme tout son avoir, il voit tranquillement brûler la maison qui lui coûte si peu à construire. Je passais un jour, dans l'après-midi, par un village qui avait été brûlé dans la nuit précédente ; une partie du dommage était déjà réparée, et les habitans pouvaient espérer être de nouveau à l'abri pour la nuit prochaine. Il n'en est pas de même dans les villes du pays où le luxe exige des maisons plus commodes, quoique bâties des mêmes élémens ; il en coûte beaucoup à les reconstruire, parce qu'on ne trouve pas les matériaux sur les lieux, et qu'il faut faire venir de loin le bambou nécessaire. Les chefs font quelquefois bâtir des maisons en pierres, mais sur le même modèle que celles du pays ; les fenêtres en sont petites, le toit est bas ; on y étouffe ; aussi n'y demeurent-ils point pendant le jour ; ils préfèrent des espèces de galeries isolées, où l'air circule aisément, et où le soleil ne saurait pénétrer. Ces galeries qu'ils appellent *pangon*, ne sont, à proprement parler, qu'un toit soutenu par des colonnes.

Les Javanais, comme la plupart des habitans des pays chauds, sont portés à l'indolence, tant par la température brûlante de leur climat que par la prodigieuse fécondité de leur sol ; quelques jours de travail leur suffisent pour s'assurer d'une abondante moisson ; le reste du tems se passe dans l'inaction ou dans les plaisirs. La polygamie, quoiqu'admise par la religion, n'est guère en usage que parmi les grands. Partout le sexe est traité avec égard, et nullement en esclavage : les femmes en général sont sages, et le sont sans contrainte ; l'usage leur accorde une liberté dont elles n'abusent pas.

Les femmes, à Java, se visitent entr'elles, et passent les soirées à mâcher le bétel ou *siri*, et à raconter des histoires ou à chanter en s'accompagnant sur un tambour de basque. Les hommes sont exclus de ces assemblées, s'il y a des femmes étrangères ; mais les gens riches qui ont un grand nombre de concubines, passent une partie de leur tems parmi elles ; c'est sûrement dans ces lieux de délices que les premiers poètes malais furent inspirés ; leurs poésies ne peignent que l'amour et les jouissances : leur langue est faite pour l'harmonie ; mais leur musique n'y répond pas ; elle est monotone et traînante ; ils psalmodient plutôt qu'ils ne chantent ; ils ne connaissent que deux sortes de poèmes. Le récit, qu'ils appellent *tchérita*, est un mélange de fables et d'histoire, où l'on voit les dieux et les rois se disputer tour-à-tour l'empire de Java ; on y voit Brama lancer des montagnes, et Wisnou creuser des rivières. Ces *tchérita* se chantent, ou bien sont mis en action par des acteurs ; c'est-là le fond de toutes leurs comédies. L'autre genre de poésie comprend les chansons ou *panton* ; ce sont de petits poèmes composés avec plus de goût ; on y trouve quelquefois des comparaisons ingénieuses. En voici des exemples :

Acr di rawa
Touron di kali
Kaïra tchinta
Dari mata
Touron di ati.

« L'amour passe des yeux au cœur comme l'eau des fontaines coule dans les rivières. »

(2) M. Peron, dans un Mémoire particulier, a prouvé que, dans les climats tropiques, l'usage de mâcher des astringens et des épiceries était favorable à la santé (Note du rédacteur.)

Darimana datan nia banier
Kalo tida oudian di olo
Darimana datan nia tchinta
Kalo tra canal dolo.

« L'amour qui naît le premier jour qu'on se voit, est comme les torrens qui se précipitent des montagnes sans qu'il y ait plu. »

Ils connaissent aussi l'apologue, et leurs fables ont toujours une moralité facile à saisir. Nous allons en traduire une :

« Un jeune enfant voyant un tigre dévorer un agneau, lui disait : Animal cruel, que t'a fait cette innocente bête pour la traiter de la sorte ? — De la sorte ? reprit le tigre : ne manges-tu donc jamais de mouton ? On condamne souvent dans les autres ce qu'on fait soi-même ! »

Quoique les Javanais soient très-avides de spectacle, la comédie est encore chez eux dans sa première enfance ; ce n'est, à proprement parler, qu'une pantomime dont on lit en même tems l'explication. Ils n'ont point de théâtre particulier ; une espèce d'angar, ouvert de tous côtés, leur sert à cet usage ; les spectateurs sont rangés autour, et le lecteur ou souffleur, armé d'un bâton, comme un maître d'orchestre, fait mouvoir tous les acteurs à leur tour, et lit la pièce. Il commence par une espèce de prologue, annonce les personnages qui vont entrer en scène, et leur en donne le signal en frappant de son bâton ; alors les acteurs, qui sont cachés derrière un rideau, s'avancent sur la scène : il continue de lire, et ceux-ci ne font que des gestes appropriés aux paroles qu'ils sont censés dire. Quand ils ont fini, il fait signe à d'autres, et ainsi de suite jusqu'au dénouement. Les acteurs sont richement habillés à la mode du pays, mais masqués ; les jeunes gens, qui font les rôles de femmes, portent un masque blanc, quoique ce ne soit pas la couleur de celles du pays. Ces masques sont de bois, et assez bien sculptés ; celui du bouffon a la bouche ouverte. Il paraît surprenant, sans doute, de trouver un rapport si frappant dans la manière de jouer la comédie des Javanais et celle des anciens qui ne paraissent que masqués sur la scène ; mais ce rapport ne va pas au-delà, comme on en pourra juger par l'analyse d'une pièce que j'ai vu jouer à la cour du sultan de Java, à l'occasion d'une grande fête. Voici quel était le sujet :

La fille d'un roi de Java a épousé un prince de Baly, qui l'a répudiée quelque tems après, pour reprendre une de ses concubines. Cette princesse délaissée arrive chez son père pour demander justice ; celui-ci lui donne des troupes ; elle se met à leur tête, et arrive chez son perfide époux au moment où il est couché avec sa rivale. Ici on voit les amans couchés sur le théâtre ; les rideaux sont fermés, c'est tout ce que la décence du pays exige ; mais, pour qu'on ne perde rien, le bouffon de la princesse, qui l'accompagne par-tout, entrouvre furtivement un coin des rideaux, et par des gestes très-lascifs instruit le public de tout ce qui se passe dans le lit : la princesse somme son époux de lui rendre sa place et de lui livrer sa rivale ; mais celui-ci la refuse, appelle son monde, et, pendant que ses gens sont aux prises avec les Javanais, il enlève sa maîtresse : le combat s'engage ; les deux époux sont à la tête de leurs troupes, ils se rencontrent dans la mêlée. La princesse, qui est invulnérable, ménage les jours de son mari ; mais, forcée de céder au nombre, elle est prisonnière et renfermée dans le palais de son époux : là, elle reçoit la visite de ce parjure qui fait tout pour la fléchir ; il lui offre même la moitié de ses Etats, et ne demande qu'à vivre en paix avec sa maîtresse ; mais la fierté d'une princesse de Java ne peut s'abaisser jusqu'à fléchir devant une rivale. Elle refuse tout ; et son mari ne pouvant s'en défaire autrement, la fait abandonner au gré des flots dans une pirogue. Elle est rencontrée par des gens que son père envoyait à son secours. Elle rentre en vainqueur dans les Etats de son mari, et lui offre encore la paix et sa main ; mais cet inconstant préfère la mort, il se poignarde ; et le diable, suivant l'usage, vient l'enlever pour terminer la pièce.

Cette pièce durz presque une nuit entière ; elle peint assez bien les mœurs du pays : c'est un préjugé assez général, que les rois et leurs enfans sont invulnérables. Je n'oserais pas même assurer qu'il n'y en ait pas qui le croient effectivement eux-mêmes, lorsqu'ils portent certains cris ou poignards qu'ils tiennent de leurs ancêtres. Ce genre de spectacle n'est réservé qu'aux gens assez riches pour avoir des acteurs à leurs gages ; mais on rencontre par-tout une autre espèce de comédie appelée *wayan coulet*. Les sujets sont les mêmes ; mais les pièces sont représentées par des figures découpées qu'on fait agir devant une lumière, comme dans ce que nous appelons *ombres chinoises*. Ces pièces, malgré leur longueur, sont si souvent répétées, que les enfans même en savent une partie par cœur. Une musique bruyante accompagne tou-

jours le spectacle pendant les entr'actes et pendant les combats qui y reviennent souvent. Cette musique est composée, en grande partie, d'instrumens qui ont quelque rapport avec le *psalterion* ; mais, au lieu de cordes, ce sont des pièces de métal de différentes grandeurs, qu'on frappe avec un marteau ; ils ont en outre un violon ou basse à deux cordes et un tambour sur lequel on bat la mesure. Ce charivari musical se fait entendre à une demi-lieue.

Outre la grande comédie ou *wayan*, les Javanais connaissent encore un genre de farce, qu'on appelle *topings* ; elle est exécutée par des comédiens ambulans, qui vont de marché en marché jouer pour de l'argent : une femme et deux hommes forment la troupe ; ils parlent, chantent et dansent alternativement. Ils n'ont point de sujets déterminés ; ils improvisent suivant les circonstances, et disent quelquefois des choses assez plaisantes : ils sont aussi masqués lorsqu'ils jouent ; et les femmes portent en outre une énorme perruque de laine noire, ornée de clinquant.

Parmi les amusemens usités dans le pays, il n'en est aucun qui soit d'un goût plus général que la danse appelée *tendack*. Sitôt que la nuit commence, on entend retentir par-tout le son bruyant de la musique ; le peuple en foule quitte ses maisons pour se rendre dans les places publiques où les danseuses se rassemblent. Une tente dressée à la hâte, éclairée par plusieurs lampes, abrite les acteurs et une partie des spectateurs : trois ou quatre femmes, demi-nues, la tête ornée de fleurs, dansent au son des instrumens, en s'accompagnant de la voix. Cette danse s'exécute par le mouvement successif de toutes les parties du corps ; les bras, les jambes, les mains, la tête, les yeux, tout est en action ; les hommes, attirés par les voix de ces syrenes, viennent se mêler à leurs jeux ; la danse s'anime, la danseuse redouble de zèle ; le danseur veut l'imiter, mais il est bientôt obligé de quitter un exercice aussi violent : il va reprendre sa place parmi les spectateurs, après toutefois avoir payé le plaisir qu'il vient de prendre et embrassé sa danseuse. Quelque charme qu'ait ce spectacle pour un Javanais, ce n'est aux yeux d'un Européen qu'une suite de contorsions.

Les femmes qui se livrent à ce spectacle sont appelées *rouguen* ; ce sont les courtisannes du pays ; leur métier est généralement méprisé, et aucune honnête femme ne voudrait s'abaisser à danser même en particulier.

Le sultan a chez lui un autre genre de danseuses qu'on appelle *bédéo* ; celles-ci dansent avec plus de grâce, forment des ballets réguliers : il paraît qu'elles ont quelques rapports avec les *bayaderes* de l'Inde. Peu de personnes ont ou l'occasion de voir ces danseuses, parce que le sultan et le gouverneur de Samarang ont seuls le droit d'en avoir. On pense bien que la gravité hollandaise empêche le gouverneur de jouir lui-même de ce droit ; mais son lieutenant, ou le gouverneur javanais qui est sous ses ordres, a chez lui une troupe de *bédéo*, ce qu'il paraît regarder comme une des plus belles attributions de sa place.

Les pages du sultan, lorsqu'il paraît en public, exécutent devant lui une marche qu'on pourrait appeler *dansé* ; mais, hors de là, les Javanais n'ont point de danses particulières aux hommes, comme leurs autres voisins ; et les hommes qu'on voit s'occuper de cet exercice à Batavia, dans les grandes fêtes, sont des étrangers, tels que les habitans de Macassar, de Baly et de Bima (3).

A l'exception du *tendack* et des *topings*, tous les autres spectacles n'appartiennent qu'aux chefs du pays : le peuple a aussi ses amusemens quand il peut s'arracher à son indolence naturelle, qui le retient quelquefois des journées entières assis à fumer l'opium ou mâcher le bétel qu'on appelle *siri* dans le pays ; c'est la feuille d'une espèce de poivre qu'on mâche avec la noix d'arec et un peu de chaux ; ce qui donne à la salive une couleur rouge, et à l'haleine une odeur qu'ils regardent comme agréable. Parmi les amusemens qui sont propres aux gens du peuple, il faut compter principalement le combat du coq ; c'est un spectacle dont ils ne peuvent se rassasier ; ils y passent des journées entières : ils excitent les combattans du geste et de la voix ; l'espérance et la crainte se peignent tour-à-tour sur la figure des parieurs ; et, pour que la victoire reste moins long-tems incertaine, ils arment les éperons de leurs coqs d'un fer tranchant qui termine bientôt le combat. Il y a tel coq qui, habitué à ce genre de combat, tue son adversaire du premier coup ; il devient alors impayable, et on en parle dans le canton, comme on parlerait en Angleterre d'un fameux coursier.

(3) Voyez la description de ces danses, par M. Wurmb, dans le *Voyage à la Cochinchine*, etc., par Barrow, traduit par Malte-Brun.

Outre le coq, les Javanais s'amusaient aussi à faire battre la femelle d'une caille du pays, appelé *bouon-gma*, qui met autant d'acharnement au combat que le meilleur coq; et comme l'imitation est dans la nature humaine, les enfants s'amusaient à exciter des sauterelles à se battre les unes contre les autres.

Les Javanais, très-patients et très-flegmatiques, ne se querellent guère, mais ils se battent par plaisir. Ce jeu, qu'on appelle *anclon*, consiste à s'appliquer des coups de baguette en cadence, jusqu'à ce qu'un des deux s'avoue vaincu et se retire; ils frappent indifféremment partout; mais, pour ne pas se blesser à la tête; ils l'enveloppent d'une pièce de toile qui ne laisse que les yeux à découvert. On ne peut porter qu'un coup à-la-fois; et les combattans, après avoir frappé, reculent quelques pas et reviennent ensuite à la charge. Il est difficile de se faire une idée de l'acharnement qu'ils mettent à cet exercice, qui se fait au son des instrumens; j'en ai vu qui avaient le dos tout en sang: les spectateurs séparent les combattans lorsqu'ils frappent plusieurs coups de suite, ou bien lorsque la chaleur de l'action les entraîne à d'autres excès.

Si le peuple a ses combats, les grands ont aussi les leurs. Ces despotes ont besoin d'être stimulés par des sensations plus vives: les efforts des faibles animaux ne leur suffisent pas pour amuser leurs barbares loisirs. Le tigre, la terreur de ces contrées, est nourri dans leur résidence pour combattre contre leurs sujets: ils en entretiennent toujours dans le voisinage de leur palais, dont ils se servent au besoin. C'est ordinairement dans les cours du palais que se donnent les combats de tigres, afin que les femmes, qui se montrent rarement en public, puissent jouir de ce spectacle. Il y a différentes manières de faire battre cet animal; on lui donne pour adversaires tantôt des buffles et tantôt des hommes. Lorsqu'on veut mesurer l'adresse du tigre contre la force du buffle, on met ces animaux en présence dans un champ clos, fermé par des pièces de bois très-serrées; on les excite au moyen de petits aiguillons qu'on leur jette; car, sans cette précaution, le tigre reste acculé dans un coin, et le buffle se contente de présenter les cornes à son adversaire. Lorsque les petits traits qu'on leur lance ne suffisent pas, on a recours au feu et on leur jette des artifices; ils finissent par devenir furieux, et la victoire est ordinairement au premier assaillant: si c'est le tigre, il s'élance sur son adversaire, se cramponne sur ses épaules sans que rien puisse le faire lâcher prise; si, au contraire, c'est le buffle qui attaque le premier, il écrase le tigre avec ses cornes contre les barreaux qui forment l'enceinte.

J'ai dit que l'on fait combattre le tigre contre des hommes; c'est tantôt un spectacle et tantôt un supplice. Lorsqu'on ne veut qu'un amusement, on lâche un tigre au milieu d'un baillon carré, formé d'un triple rang d'hommes armés de longues piques: aussitôt que l'animal se voit en liberté, son premier mouvement est de chercher à fuir; mais comme il trouve tous les côtés hérissés de pointes, il s'agite en tous sens, revient sur ses pas, hésite, et s'élance enfin pour franchir les rangs; mais il se précipite lui-même sur les piques, et meurt percé de mille coups: il arrive cependant quelquefois qu'il parvient à se faire jour à travers les rangs mal serrés, et qu'il s'échappe. Cet accident n'a rien de bien dangereux, parce que son instinct le porte à se cacher dans le premier endroit obscur qu'il rencontre, et qu'on l'y tue facilement. Il est bon de remarquer que lorsque ce terrible animal se voit poursuivi, il ne songe plus qu'à fuir sans chercher à se défendre, et que, dans ce cas, la vue d'un enfant suffirait pour l'effrayer et le détourner de sa route.

Il n'appartient qu'à des peuples encore barbares d'imaginer un supplice aussi cruel que celui de faire battre un homme corps à corps avec un tigre. On voit que ce code pénal est fait pour des gens qui aiment à se repaître les yeux des dernières angoisses d'un malheureux luttant contre la mort. Dans nos pays policés, le supplice d'un criminel est un sacrifice que la société fait à regret pour la tranquillité publique; mais chez eux, c'est un spectacle, une fête publique qu'ils cherchent à prolonger autant que possible. Les lois ou l'usage (car c'est pour eux la même chose) condamnent à ce combat périlleux les criminels de lèse-majesté, et on comprend dans ce mot, non-seulement la trahison envers le souverain, mais encore le vol commis dans l'enceinte de son palais.

Lorsque, sur l'avis de son conseil, le sultan a prononcé l'arrêt qui condamne un homme à ce supplice, on dresse sur la place publique un enclos circulaire de vingt ou trente pieds de diamètre, formé de poutres de bois assez serrées entr'elles pour que le tigre ne puisse pas s'échapper, mais assez distantes pour qu'on puisse aisément voir tout ce qui se passe dans l'intérieur. On ménage dans cette enceinte deux ouvertures: l'une pour le tigre; l'autre, en face, pour son

adversaire qui entre le premier; il est, suivant l'usage du pays, nud jusqu'à la ceinture; il a la tête ornée de guirlandes de fleurs, comme une victime qu'on conduit à l'autel; il tient dans la main droite un poignard, et de l'autre un morceau de bois garni de pommeaux aux deux extrémités; au moyen de cette arme défensive, il peut fourrer impunément le bras dans la gueule de l'animal qui ne peut la refermer. Lorsqu'il est entré dans l'arène, il salue le sultan à la manière du pays, en portant les deux mains sur la tête et l'inclinant ensuite. Ce malheureux qu'on conduit au supplice, n'est pas exempt du cérémonial; il faut encore qu'il exécute certaine danse grave en usage parmi eux lorsqu'ils se préparent au combat.

Au signal donné, on fait entrer le tigre, et aussitôt l'homme qui doit le combattre, se met en devoir de l'attendre de pied ferme, il présente le bras gauche en avant, et tient l'autre prêt à frapper; mais l'animal s'obstine quelquefois à ne pas sortir de sa cage, dont l'ouverture est adaptée au passage qu'on lui a ménagé; on est alors obligé de se servir de feu pour le forcer à quitter sa retraite: il sort enfin, la gueule béante, la fureur dans les yeux, il s'élance sur son adversaire qui l'arrête du bras gauche et le poignarde de l'autre; mais, quelle que soit la force qu'il mette à repousser l'animal, il ne peut jamais l'empêcher de l'atteindre de ses griffes, et de lui faire de profondes blessures; si cependant il parvient à se dégager de l'animal expirant, il est ordinairement sauvé; mais si, au lieu de porter au tigre un coup mortel, il n'a fait que le blesser, il est mis en pièces sur-le-champ.

L'homme qui sort victorieux de ce combat, obtient ordinairement sa grâce; mais si son crime est tel que le sultan croit ne pouvoir le lui pardonner, on lui présente un second tigre dont ses forces épuisées le rendent bientôt la victime. Il est cependant rare que ce cas arrive, parce que, lorsqu'on veut qu'un homme périsse sous la griffe de l'animal, on lui met en main un poignard qui ploie à la moindre résistance, et on le laisse à la merci de son ennemi, qui le met en pièces sur-le-champ. Ce supplice, comme tous les autres dans le pays, n'entraîne aucune idée d'infamie; on a, au contraire, une espèce d'admiration pour un homme qui a su résister à un tigre; et, loin de chercher à cacher ses cicatrices, il affecte de les montrer comme un trophée.

La chasse et la pêche sont au nombre des amusemens favoris des chefs qui habitent l'intérieur du pays; ce n'est pas, comme on pourrait le supposer d'après l'indolence connue de ces peuples, ce genre de chasse qui consiste à tendre des pièges au gibier ou à l'abatre d'un coup de fusil, ou bien la pêche à la ligne; c'est une guerre à toute outrance qu'on fait aux animaux d'un canton ou aux poissons d'une rivière. La manière ordinaire d'attraper du gibier ou de prendre du poisson, est abandonnée au vulgaire.

Lorsqu'un prince ou un chef veut se donner le plaisir de la chasse, il envoie d'avance du monde sur les lieux pour en préparer la place. On choisit ordinairement une vallée qu'on ferme des deux côtés d'une palissade de bambous très-serrés de manière que cette clôture, qui a quelquefois une demi-lieue de long, se rapproche insensiblement vers l'extrémité comme les deux branches d'un V. Il y a dans cet endroit une trouée garnie de feuillages qui donne dans une grande fosse fermée de palissades, où le gibier vient se précipiter. Au jour indiqué on rassemble une grande quantité de monde (j'y ai vu jusqu'à huit cents hommes); on les fait entrer dans le bois par deux côtés opposés: ils se rapprochent peu-à-peu en faisant beaucoup de bruit. Le gibier, effrayé, cherche à fuir du côté opposé, et prend la route du *grogol*, c'est ainsi qu'on appelle cet enclos. Le bruit se rapprochant, il fuit toujours entre les palissades; enfin ne trouvant d'autre moyen de s'échapper, il se précipite en foule par la trouée et se trouve pris. J'ai vu prendre dans une de ces chasses onze cerfs, cinq chevreuils, trente-cinq cochons sauvages, et une panthère qui parvint à s'échapper par-dessus les palissades. On tua tous ces animaux, à l'exception des chevreuils qu'on réserva pour mettre dans un parc. Les cerfs furent dévorés presque sur-le-champ par les gens de la suite: on enterra les cochons, que les lois de Mahomet défendent de manger. Cette défense est un malheur pour le pays, parce qu'elle fait négliger la chasse de cet animal qui ravage les moissons; il est même probable que, si on parvenait à détruire les tigres, les cochons sauvages, délivrés de leur seul ennemi, dévasteraient bientôt tout le pays.

Un des exercices favoris des habitans de l'intérieur, c'est de courir le cerf. On prend pour cette chasse le moment de la sécheresse, où toutes les grandes herbes qui obscurcissent la plaine sont brûlées, suivant l'usage du pays, pour en écarter les tigres. Les chasseurs sont à cheval, sans selle, armés d'une espèce de couteau de chasse, avec lequel ils cherchent à couper le jarret du cerf, quand ils peuvent l'atteindre; ils

sont disposés de manière à se relayer successivement, et à empêcher l'animal de s'écarter de la plaine. Les chefs ne se mêlent à la partie que lorsque le cerf est déjà fatigué, et ce sont ordinairement eux qui ont l'avantage de porter le premier coup; mais c'est un avantage qu'ils doivent plus à la vigueur de leurs chevaux, qu'à la déférence des autres chasseurs qui, une fois lancés, ne connaissent plus de distinction.

Il est rare que les gens du peuple chassent le tigre avec des armes à feu, ils se contentent de lui tendre des pièges: il faut que le danger soit bien pressant pour qu'ils s'y décident. Lorsque ce terrible animal quitte les bois et s'approche des habitations, sa présence est bientôt reconnue par le ravage qu'il fait de toutes parts. Les chevres, les moutons, les chevaux, les buffles, les hommes même deviennent sa proie; c'est alors que la présence du danger réveille l'apathie des habitans; l'intérêt général rassemble tout le monde, et on se réunit pour faire la guerre à ce terrible ennemi. On peut le prendre mort ou vivant, et cette dernière manière est souvent préférée, parce qu'elle offre moins de dangers. Pour prendre le tigre vivant, on construit, avec des troncs d'arbres fendus, une espèce de cage de bois, assez semblable à nos ratiers à bascules; on y attache, dans le fond, une chevre ou un mouton qui, par son cri, attire l'animal dans le piège; à peine est-il entré, que la détente fait tomber la trappe, et il se trouve pris. On serait tenté de croire que le tigre, à la merci de ses ennemis, va périr de mille coups; cependant ils n'en font rien. Un préjugé s'oppose à leur vengeance: ils sont persuadés qu'un homme qui a tué un tigre doit être dévoré par un autre animal de cette espèce. On ne tue donc pas le tigre, mais on le laisse mourir de faim, à moins qu'on ne le destine pour la ménagerie de l'empereur.

L'autre manière de détruire le tigre, est fondée sur ses habitudes connues. Comme on sait que cet animal répugne à manger d'autre viande que celle qu'il a tuée lui-même, on tâche de se procurer les restes de quelques buffles ou autres bêtes, nouvellement enlevés; on les attache à un arbre, de manière que le tigre ne puisse y atteindre qu'en s'élancant; on enfonce en terre des pieux très-pointus; et, lorsque le tigre, pressé par la faim, revient à sa proie, il se précipite lui-même sur ces pointes, en s'élancant pour la saisir. Si cette manière de prendre le tigre n'est pas préférée à l'autre, quoique plus aisée en apparence, c'est à cause du danger d'entrer dans les bois pour y chercher les restes de la bête enlevée, car on sait que le tigre ne s'en éloigne guère; et si on le fait fuir en faisant du bruit, on court risque de ne plus le revoir.

La pêche est un amusement plus paisible que les chefs du pays donnent quelquefois à leurs femmes dans la belle saison. Lorsqu'on a désigné la place où l'on veut pêcher, on barre la rivière avec des claies pour arrêter le poisson, et à un quart de lieue plus haut on y verse une certaine quantité d'eau dans laquelle on a fait macérer la racine d'une plante appelée *touba* (*glycine frutescens*), qui a la propriété d'enivrer le poisson. A peine cette eau est-elle jetée dans la rivière, qu'on s'aperçoit de son effet à l'agitation des poissons qui cherchent à fuir de toutes parts; mais ils sont arrêtés par les claies ou filets qu'on a tendus plus bas: le *touba* fait son effet, et les poissons restent presque sans mouvement à la surface de l'eau où on les prend à la main. Ce poison n'est cependant pas mortel pour eux, il ne fait que les enivrer, et il suffit de les replonger dans une eau pure pour leur rendre leur première vigueur. Les rivières de Java ne renferment pas beaucoup d'espèces de poissons différens; mais celui qui y est le plus commun, est une espèce de perche très-grande, et d'un goût exquis.

POÉSIE.

Le Dante a placé dans le chant cinquième de son *Enfer* l'épisode touchant de Françoise de Ravenne. Jeune, et dans le premier éclat de sa beauté, elle partageait l'amour qu'elle inspirait à Paul de Rimini, lorsqu'elle se vit contrainte d'épouser le frère de son amant. Elle ne put bannir de son cœur le prince le plus accompli de son temps, ni prévenir les effets terribles de la vengeance de son époux qui, l'ayant surprise avec Paul, les poignarda tous deux. Voici un essai de traduction de cette partie du poème. C'est le Dante qui parle:

Près de mon guide, et dans la sombre enceinte,
Où de ses pas mes pas suivent l'empreinte,
Autour de moi, des mânes éperdus
J'entends frémir les accents confondus.
A la faveur d'un reste de lumière
Éclat mourant du jour qui nous éclaire,
A mes regards s'offre ce peuple errant
Aux champs de l'air il suit un gémissement;

Et des forêts, dépouille moins légère
Se livre aux vents la feuille passagère
Lorsque l'automne amenant les frimats,
Vers son déclin précipite ses pas.
Parmi la foule à souffrir condamnée
Une ombre alors, loin de nous entraînée,
Tient de ses bras, doux et tendres liens.
L'infortuné qui l'embrasse des siens.
A leur aspect, des pleurs involontaires
Vinrent soudain inonder mes paupières.
Au nom, leur dis-je, au nom de cet amour
Qui vous unit dans ce triste séjour,
Etes plaintifs ! si je puis sans offense
Entretenir une telle espérance ;
Si ce récit n'aigrit point vos douleurs,
Apprenez-moi ce qui cause vos pleurs.

Comme en nos bois deux colombes timides
Pressant le vol de leurs ailes rapides,
Prennent l'essor vers le front de l'ormeau
Qui de leurs fils nous cache le berceau,
Telle, entraînant son amant sur sa trace,
Elle accourait m'apprendre sa disgrâce ;
Et de sa voix, timide affectueux,
Eclate ainsi le son mélodieux.

O toi qui viens pénétrer, me dit-elle,
Ces lieux que couvre une nuit éternelle.
Quel est ton guide ? et quel attrait si grand
T'arrache au Monde où coula notre sang ?
Aux cris perçans de mon ombre explorée,
A la douleur dont je suis pénétrée,
Ton cœur ému semble aimer à s'ouvrir,
Et ton regard sur nous vient s'attendrir.
Ere sensible ! enfin sur cette rive
De la pitié j'entends la voix plaintive !
On m'a caché jusqu'ici ses attraits,
Hélas ! pour prix de tes tendres regrets,
Si vers le Ciel, vers un juge sévère
Pouvait monter l'encens de ma prière ;
Si ses regards ne se fermaient sur moi,
Mes vœux iraient les implorer pour toi.
Mais puisqu'enfin dans cette nuit immense
Les vents calmés reposent en silence,
A mon récit souvent mêlant mes pleurs,
Je t'apprendrai mon nom et mes malheurs.

« Comme un doux songe au sein de l'Ausonie,
« S'est écoulé le moment de ma vie,
« Et j'ai vu naître et s'éteindre mes jours
« Près de ces lieux où rapide en son cours,
« Le Po frémit, et des bords qu'il féconde
« Au sein des mers précipite son onde.
« J'eus pour amant le jeune infortuné
« Qui, sur mes pas est sans cesse entraîné.
« Vaines rigueurs ! l'objet le moins sensible,
« S'il est aimé, peut-il être inflexible ?
« Du feu secret qui pénètre ses sens,
« Je me sentis partager les tourmens.
« Enfin la mort que sur la sombre rive
« Eternisa le nœud qui nous captive,
« A de ses jours, prévenant le déclin,
« Frappé celui qui nous perça le sein.
« Pour expier sa fureur criminelle,
« Près de Caïn, où son crime l'appelle,
« Du glaive affreux à son col suspendu,
« Fume à jamais notre sang confondu.
« Le Ciel, plus doux à punir notre offense,
« Fit éclater sa suprême vengeance
« En nous ouvrant ces vallons pleins de deuil
« Qui de l'Enfer forment le triste sentil.
« L'aigle vint de ses ailes rapides
« Fonder à sa voix sur nos mânes timides.
« Fardeau léger qu'il emporte en son cours
« J'erre sans cesse et j'espère toujours
« Que le repos qu'il me fait méconnaître
« A mes desirs viendra s'offrir peut-être.
« Stérile espoir qu'un funeste avenir
« Dans les enfers prend soin de démentir. »
L'infortunée à ce triste présage
Courbant son front que la douleur ombrage
Dans un soupir laisse éteindre sa voix.
Ah ! dis-je alors, je t'entends, je te vois,
Jeune beauté, qui par la mort flétrie,
Fut l'ornement que pleure l'Ausonie.
Quel cœur sensible au pied de ton cercueil
N'a déposé le tribut de son deuil ?
Tu vois le mien, ombre auguste, ombre chère !
Pourquoi nous fuir ? pourquoi fleur passagère
Trompant l'espoir permis à notre amour,
En ton printemps descendre au noir séjour ;
« Pardonne, hélas ! pardonne, me dit-elle,
« Si j'interromps un récit trop fidèle

« Et veux cacher de mes tristes amours
« L'égarement qui mit fin à mes jours.
« De ma beauté, de ma gloire effacée
« Le souvenir trop cher à ma pensée,
« De ma douleur aigrit le sentiment.
« Il m'en souvient, auprès de mon amant
« Fatale erreur seule et sans défiance,
« De Lancelot je lisais la romance.
« Plus d'une fois, charmes de mon loisir,
« Ces vers touchans me firent tressaillir,
« De nos regards, trop prompts à se répondre,
« L'émotion cherchait à se confondre.
« Mais quand enfia, la reine à son amant
« Donne un baiser pour prix de son tourment,
« Le mien alors de sa lèvre enflammée
« Vient le cueillir sur ma lèvre charmée.
« Le tendre écrit échappe de ma main.
« Mes yeux couverts d'un nuage soudain,
« Ne virent pas, demandant sa victime,
« S'ouvrir pour moi le sein du noir abîme.
« De mon époux le glaive étincelant
« Vint s'abreuver des flots de notre sang ;
« Et pour jamais en ce moment suprême
« La mort m'enchaîne aux bras de ce que j'aime. »
Autour de nous les airs venant frémir,
D'effroi soudain la firent tressaillir :
« Je suis, dit-elle, et du vent qui sommeille
« Je sens sur moi le souffle qui s'éveille. »
L'air retentit de ses derniers adieux ;
Sa main au loin les répète à mes yeux,
Et dans les airs où son ombre est perdue,
Vapeur légère, elle échappe à ma vue.

DEMOLIERES.

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL.

Troisième exercice des Elèves, aujourd'hui 13 mars
1808, à deux heures après-midi, dans la salle
du Conservatoire.

PROGRAMME.

- 1°. Ouverture d'Adrien, de M. Méhul.
 - 2°. Air de Cimarosa, chanté par M^{lle} Vuarrier.
 - 3°. Nouvelle Concertante pour deux cors, exécutée par MM. Collin.
 - 4°. Air d'Ariodant, de M. Méhul, chanté par M^{lle} Vuarrier.
 - 5°. Concerto de violoncelle, de M. Lamare, exécuté par M. Norblin.
 - 6°. Quatuor d'Echo et Narcisse, de Gluck, chanté par M^{lles} Gorla et Vuarrier ; MM. Boulanger et Alexandre.
 - 7°. Symphonie nouvelle de Mozart, en mi bémol.
- Les personnes qui desiront faire réserver des loges, sont priées de se faire inscrire d'avance.

LIVRES DIVERS.

Barème des arbitrages et des changes, ouvrage dédié à S. Ex. Mgr. Cretet, gouverneur de la Banque de France, ministre de l'intérieur ; par Soulet d'Uzerche. Un vol. in-8°. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port.

Traité des changes et arbitrages, suivi des autres calculs du commerce, par des méthodes neuves, simples et expéditives. Dédicé à la Banque de France, par Soulet d'Uzerche ; 2^e édition, considérablement augmentée. Un vol. in-8°. Prix, 7 fr. 50 c., et 9 fr. 50 c. franc de port.

Rapport des nouveaux poids et mesures avec ceux de tous les pays, suivi du calcul des intérêts par des méthodes neuves, simples et expéditives, de la valeur intrinsèque des monnaies, etc. ; par Soulet d'Uzerche. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr., franc de port.

Ces trois ouvrages se trouvent à Paris, chez Demonville, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 2.

Ordonnance de Louis XIV, de 1672, sur la navigation et le commerce d'approvisionnement de la ville de Paris ; nouvelle édition. Un vol. in-18. Prix, 2 fr., et 2 fr. 40 c. franc de port.

A Paris, chez Rondonneau, propriétaire du dépôt des lois, rue Saint-Honoré, hôtel de Boulogne, n° 323.

Traité des délits, des peines et des procédures, en matières d'eaux et forêts, etc. ; par M. Dralet, membre de plusieurs Sociétés savantes, conservateur du 13^e arrondissement forestier. Un vol. in-12. Prix 2 fr. 50 c., et 3 fr. 50 c. franc de port.

A Paris, chez Arthus-Bertand, libraire, rue Hautefeuille n° 20, acquéreur du fonds de M. Buisson, et de celui de Mme. Desaint.

On trouve à la même adresse, et du même auteur, *Traité de l'aménagement des bois et forêts*, etc. ; broch. in-8°.

Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port.

ERRATUM.

Dans quelques exemplaires du n° d'hier, ar. AGRICULTURE, 5^e ligne, au lieu de : le croisement de ses brebis ; lisez : l'accroissement.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

EFFETS PUBLICS.

Cinq pour 100 j. du 22 sept. 1807...	fermée.
Idem. jous. du 22 mars 1808....	84 fr. 10 c.
Bons de remboursement.....	fr. c.
Provisoire.....	fr. c.
Bons an 7.....	fr. c.
Rons an 8.....	fr. c.
Rescriptions sur domaines.....	92 fr. c.
Rescript. pour rach. de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Act. de la B. de Fr. j. du 1 ^{er} janv. 1800	fr. c.

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique. Aujourd'hui, le Triomphe de Trajan, op. en 5 actes
Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui, Polyucte, et Amphitryon.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, Molière chez Ninon, la Tapisserie, et la Petite Ville.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui, — Incessamment la reprise de *Picaros et Diogo* ; en attendant la 1^{re} repr. de *Mlle de Guise*, op. en 3 actes.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, Haine aux Femmes, Raphaël, et Bancelin.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui, la Tête du Diable, M. Quinquina, Kokoli, et le ballet de la Queue de Lapin.

Théâtre Montansier, Palais du Tribunat. Aujourd'hui, M. Ravel aîné dansera un pas de demi caractère, et fera différents exercices et sauts extraordinaires. Les sauteurs en Enfer.

Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Aujourd'hui, Grands exercices d'équitation, et les Folies et Aventures de Don-Quichotte et de Sancho.

Panorama. Les vues de la ville d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre ; depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal ; l'entrée est par la cour des Fontaines, n° 1. — Tous les jours, à huit heures du soir.

Tivoli d'hiver, (ci-devant Veillée, salle de spectacle et Théâtre de la Cité réunis.) Aujourd'hui, exercice sur la corde parallèle, walse sur deux cordes. Opticographie de M. Gadbois. Tours de Préjean ; Vues pittoresques et mécaniques ; Concert, dans lequel on entendra M. Bianchi ; 9^e début de M. Porte ; Voltige par le jeune Intrépide. Exercices de MM. Forioso et Longuemare ; M^{mes} Forioso sœur et Frascara.

Cabinet de physique et de psychologie de M. Lebreton, rue Bonaparte, abbaye Saint-Germain, n° 5. Ce Cabinet est ouvert les dimanche, mercredi et vendredi, à sept heures du soir. — Les séances seront alternativement remplies par les expériences sur le vuide, l'électricité, les gaz, et par des jeux hydrauliques. — Prix des places ; 5 fr., 3 fr. et 1 fr. 50 c.

Spectacle de M. Olivier, rue de Grenelle Saint-Honoré. Spectacle tous les jours à huit heures, sans exception. M. Olivier répètera les Tours les plus curieuses, et les mêmes divertissemens qu'il a eu l'honneur d'exécuter à Fontainebleau devant LL. MM. II. et RR., et devant la cour.

Spectacle pittoresque et mécanique de M. Perre, rue de la Fontaine-Michaudière, carrefour Gaillon. Spectacle tous les jours, à sept heures demie, et continuation de l'intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches. — Prix des places, 3 fr., 2 fr. et 1 fr.

Galerie des chefs-d'œuvre de l'architecture des différens peuples, rue de Seine, faubourg St.-Germain, n° 8. — Cette collection, unique dans son genre, exécutée en modèles, sous la direction et d'après les dessins de L. F. Cassas, auteur des Voyages d'Istrie, d'Almatie, Syrie, Phénicie, Palestine, etc., est ouverte tous les jours, depuis dix heures jusqu'à quatre. — Prix d'entrée, avec la feuille explicative, 1 fr. 50 c.